



Critique Fiction

Eirikur Örn Norddahl
Un fjord dédoublé

Après *Le Mal* (sous-titre de son premier roman traduit en français), l'auteur s'attaque à *La Stupidité* : un couple d'écrivains se déchire dans un village islandais loin de tout, et néanmoins quadrillé par un système de vidéosurveillance. Par Pierre-Édouard Peillon

Dans *Illska. Le Mal*, son premier roman traduit en français (en 2015 chez Métailié), Eirikur Örn Norddahl minait la possible monumentalité de son projet par le truchement d'un récit biscornu où alternaient plusieurs voix, plusieurs histoires et plusieurs époques. On passait ainsi d'un ton très docte aux ricanements d'un loustic fier de ses canulars (le premier paragraphe – emblématique – énumère le nombre de personnes ayant « trouvé la mort pendant l'écriture de ce livre », avant de se raviser d'un facétieux « Mais non, je rigole ! ») ; on alternait entre un roman à l'eau de rose et une tragédie sentimentale ; on avançait horizontalement en baroudant à travers l'Europe, pour ensuite plonger verticalement dans les viscères de l'histoire – en évoquant la Shoah par balles en Estonie. Pourtant, malgré ce récit ouvert aux quatre vents, l'accumulation menait fatalement à un encombrement et à une obstruction qui rabattaient tous ces tentacules narratifs sur une impossibilité de saisir entièrement l'état du monde.

Confinement et réseau

À cette technique de gavage, le romancier islandais substitue une approche homéopathique avec *Heimska. La Stupidité*. Ce nouveau récit ne s'extrait presque pas d'un petit fjord excentré et reclus de l'île (le village d'Ísafjörður et ses quelque 2 500 habitants).

À cela, il faut ajouter que l'intrigue, malgré ses nombreux personnages (très) secondaires, se contracte pour l'essentiel autour de la relation conflictuelle d'Áki et Lenita, un couple de romanciers en instance de divorce. Pourtant, malgré ce confinement général, l'écrivain insuffle dans *Heimska* le même double mouvement contradictoire que dans *Illska*, mais en l'inversant : au moyen d'un motif très présent (la gémellité) et d'un gadget dystopique (le système surveillance, qui force tout le monde à vivre sans cesse sous les yeux scrutateurs d'un contingent de caméras), Eirikur Örn Norddahl contrecarre le recroquevillement de son œuvre en gommant les différences entre les personnages et les foyers. En somme, il s'agit cette fois pour lui de voir au-delà des personnalités et des murs pour saisir combien l'autre pourrait bien n'être qu'une simple modalité paradoxale du même.

Il ne fait donc quasi aucun doute qu'*Illska* et *Heimska* ont été conçus, sinon comme un diptyque, du moins comme une partie de tennis littéraire où chacun de ces deux ouvrages se renverrait la balle d'une même obsession : la confusion. Celle-ci s'émiettait pour l'un dans le brouhaha des sentiments, des raisonnements et des époques ; et pour l'autre, dans l'indifférenciation.

Le couple Áki-Lenita sera l'incarnation la plus prégnante de cet amalgame des êtres dans *Heimska*. Le roman s'ouvre sur leurs chamailleries par caméras interposées. On assiste donc au déploiement d'une dialectique opposant la surface des écrans sur lesquels Áki et Lenita pensent pouvoir mutuellement se venger et la profondeur des sentiments qui les animent encore. Assez rapidement, le roman prend une nouvelle direction quand la cause de leur violente brouille nous est dévoilée : alors qu'ils étaient un ménage semble-t-il heureux, les deux romanciers ont – sans le faire exprès – écrit quasi le même livre. *Ahmed* : même titre, même personnage, même intrigue. La gémellité de ces deux romans agit comme un révélateur et irrigue par la suite l'ensemble de *Heimska*. Sur ce point, Eirikur Örn Norddahl va même jusqu'à s'octroyer quelques petites coquetteries, dont l'une se révèle particulièrement éloquente : depuis sa séparation d'avec Lenita, Áki vit à l'hôtel, dans la chambre 609.

En instance de divorce, Áki et Lenita se rendent compte qu'ils ont écrit, sans se consulter, quasi le même livre.

La symétrie inversée du numéro n'a certainement rien d'innocent, avec ces deux chiffres tête-bêche de part et d'autre du zéro ; zéro qui sert à rappeler que c'est bien ce « rien » qui sépare les deux chiffres jumeaux. De même que rien

ne différencie les deux personnages principaux, « aussi semblables que deux photocopies », *dixit* – qui plus est – la sœur jumelle de Lenita, Tilda...

Le spectre d'une cyberattaque

Friand de ce type de dédoublements vertigineux, Eirikur Örn Norddahl disperse des éclats de miroir tout au long de son récit, lui-même chronologiquement brisé et fait de multiples échos : d'après la description d'*Ahmed* donnée par Lenita (« à la fois un roman historique [...] et une sorte d'exploration archéologique de l'âme de notre pays, sinon de tout notre continent »), difficile de ne pas y voir un vague sosie d'*Illska* ; d'ailleurs, le fameux Ahmed possède la double nationalité ; puis vient cette scène où, après une nuit de beuverie, Áki couche avec Tilda, sous le



PHILIPPE MATIAS/OPALE/LEEMAGE

regard de Lenita *via* la surveillance; ou encore celle où le couple, immobile, se regarde en chiens de faïence par écrans interposés... Et ainsi de suite. On pourrait encore gonfler cet inventaire de nombreux exemples, mais ce qui compte davantage est le lacs de correspondances qu'ils tissent.

Tout est lien. Tout s'insère dans un réseau qui serait à la fois le roman dans son ensemble (des blocs de paragraphes numérotés, comme cloisonnés, alors qu'ils fonctionnent comme des vases communicants) et aussi ce qui le compose : réseau dit « social » se confondant ici avec un réseau de surveillance; réseau analogique de personnages pratiquement clonés; réseau généalogique lorsque Áki comprend, grâce à Internet, qu'il partage un lien de parenté avec un personnage secondaire; réseau également terroriste avec l'émergence progressive dans le récit d'une sous-intrigue consacrée à une cyberattaque. Connexions, symétries, imbrications : tout cela sent bon l'organisation méticuleuse, le parfaitement rangé. Et pourtant, *Heimska* nous prévient : ces agencements qui composent notre monde, à se multiplier en ramifications toujours plus nombreuses, à se désagréger en dédoublements incalculables, finissent par n'être plus que les rhizomes entortillés d'un système cacophonique, les particules d'une « atmosphère saturée de transparence ». ●

 **L'Islandais Eiríkur Örn Norddahl (né en 1978) a grandi dans le village qui sert de décor à *Heimska*. Durant les années 2000, il a vécu notamment en Allemagne, en Finlande et au Vietnam. Avant de se lancer dans l'écriture romanesque, il a œuvré dans la poésie d'avant-garde et la traduction.**

HEIMSKA.
LA STUPIDITÉ,
Eiríkur Örn Norddahl,
traduit de l'islandais
par Éric Boury,
éd. Métailié,
160 p., 17 €.